

Balzac

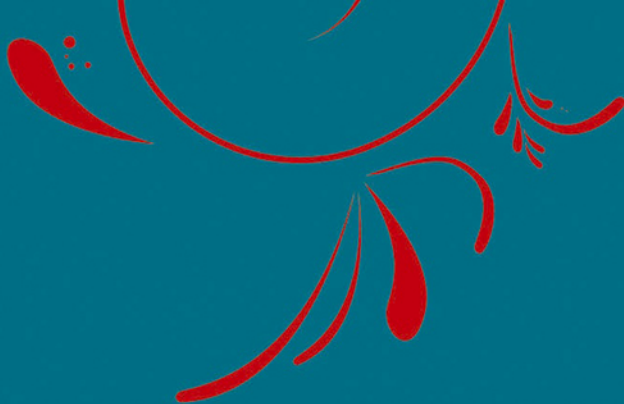
présenté par
JÉRÔME GARCIN



Les
Parisiens
comme
ils Sont



GF



Oh ! à Paris,
là est la liberté
de l'intelligence,
là est la vie !

Balzac



les
Parisiens
comme
ils sont

Balzac

présenté par
JÉRÔME GARCIN

Les
ParisienS
comme
ils Sont

GF

Les notes sont de l'éditeur.

© Flammarion, Paris, 2014
ISBN : 978-2-0813-3904-0

« Cher Honoré de Balzac »

par
JÉRÔME GARCIN

De : jgarcin@nouvelobs.com

À : honoredebalzac@free.fr

Objet : Les Parisiens comme ils sont

Envoyé : mer. 23/07/2014 18:15

Cher Honoré de Balzac,

Quel bonheur de vous retrouver enfin. Vous nous manquiez. Ces temps derniers, je vous trouvais bien silencieux, et d'un silence, comment dire ?, tombal. Je pensais, suis-je naïf, que vous aviez cessé d'écrire depuis votre cinquante et unième anniversaire. Lors de notre ultime dîner, au restaurant Véfour du Palais-Royal, où j'avais tant peiné à vous suivre – ce soir-là, vous aviez avalé une centaine d'huîtres, des rillettes de Tours, un bouillon d'escargots et de cuisses de grenouilles, douze côtelettes de présalé, un caneton aux navets, une paire de perdreaux rôtis, une sole normande, une douzaine

de « poires de doyenneté », et arrosé ce festin ordinaire de quatre bouteilles de muscadet frais —, vous m'aviez confié votre double envie de perdre du poids et de vous retirer du monde. Trop de graisse, trop de pages, trop de dettes, trop de trop. Dans tous les cas, vous vouliez vous alléger.

Et puis les années ont passé, sans que vous donniez signe de vie, sans que paraisse un nouveau Balzac. À en croire la rumeur, vous aviez choisi de vous raser la moustache, de manger bio, de vous exiler et de nous oublier en Ukraine en compagnie de Mme Hanska. En Ukraine, a-t-on idée ! J'avais fini par mettre votre éloignement sur le compte d'une fatigue légitime et d'une mélancolie prévisible. C'est que vous avez tant donné, tant publié, tant digéré, tant régurgité et tant spéculé. On ne se dépense pas si tôt et si fort sans en payer un jour le prix. Les forçats font le plus souvent de jeunes morts. Cela ajoute à leur prestige et à nos regrets. Vous m'avez toujours confié que vous ne vouliez pas passer la soixantaine. « Un vieillard, répétiez-vous, est un homme qui a dîné, et qui regarde ceux qui arrivent en faire autant. »

Je me disais aussi : ce cher Balzac a réalisé son rêve d'une Comédie humaine dont nul,

avant lui, n'avait seulement imaginé l'immense architecture, il a écrit des romans, des pièces de théâtre et d'innombrables chroniques, il a connu le succès, il a vu son œuvre rassemblée en seize gros volumes de la Pléiade dorés à l'or fin, pourquoi en ajouterait-il ? Il a également joué à l'homme d'affaires, tenté sa chance et perdu ses économies dans l'édition, l'imprimerie, la fonderie de caractères, les mines d'argent et les chemins de fer, pourquoi provoquer d'autres faillites ? Et puis, loin de la capitale dont il connaît trop bien les secrets et dont les notables l'insupportent si fort, pourquoi ce bon vivant n'en profiterait-il pas enfin, réduisant sa consommation de café et augmentant ses heures de sommeil ? Cela me chagrinait, évidemment, mais je vous comprenais et même vous jalousais un peu.

Et puis j'ai reçu, au courrier, les épreuves de votre nouveau livre, que m'ont envoyées les Éditions Flammarion, présidées par la plus alexandrine des Parisiennes, la plus balzacienne des Italiennes. (J'en publierais volontiers les bonnes feuilles, si vous en êtes d'accord, quoi que vous pensiez, cher vieux râleur, de la presse parisienne.) Ainsi donc, cher Honoré de Balzac, cher Honoré — puis-je ? —, vous n'aviez pas dis-

paru, vous faisiez seulement le mort, et vous le faisiez bien. Oh, je me doute bien que tout n'est pas neuf ici, que vous avez sans doute recyclé quelques articles confiés autrefois à des gazettes, que vous avez puisé un peu dans vos archives volumineuses, mais qu'importe : Les Parisiens comme ils sont est un ouvrage non seulement délicieux, mais aussi très actuel. On jurerait que, d'un jet, vous l'avez composé ce matin. La ville y est telle qu'on y vit. Ses habitants, nous venons de les croiser. Ses modes vestimentaires, culinaires ou littéraires, nous en subissons chaque jour les séductions en même temps que les diktats. Quel nouvel observateur vous faites, cher Honoré ! Quel œil, quel pif, quelle main !

Tenez, afin de vous lire à ciel ouvert — à la fois je me promenais et je vous aérais —, je me suis assis, dimanche dernier, sur une chaise en métal vert, près de la fontaine Médicis et de sa belle Galatée. Or, j'eus bien du mal à fixer mon attention, entre les quintes de toux de mes voisins bronchiteux et les ballons lancés haut par des gamins. Et voici que je tombe sur vos lignes courroucées : « Le Luxembourg est le rendez-vous de la vieillesse ennuyeuse et cacochyme et de l'enfance importune et criarde ; on n'y marche qu'entre des cannes et des bourrelets ;

c'est l'Élysée des goutteux, la patrie des nourrices ; autant vaudrait passer sa vie dans le coche d'Auxerre que d'être déporté au Luxembourg ! » On ne saurait mieux dire.

Je me suis aussitôt levé pour terminer, chez moi, votre portrait de Paris et des Parisiens. Je suis rentré à pied, glissant sans me presser d'une rive à l'autre. Il faisait beau et la ville était vide, comme abandonnée. Vous parlez très bien des dimanches : « le matin, il n'y a de mouvement que celui du départ pour les environs ; le jour un silence monotone remplace le bruit habituel, et, le soir, toutes les boutiques fermées, les rues sombres et désertes attestent l'absence de la plupart des habitants ». Drôle de façon d'aimer sa ville, en effet, que de la négliger et de la quitter dès les premiers rayons de soleil. À croire que les Parisiens ne partent pour la campagne le week-end, où ils singent les paysans, que pour mieux regretter la capitale et se hâter d'y revenir.

Vous n'êtes guère tendre pour eux, cher Honoré, cher indéfectible Tourangeau, mais comment vous donner tort ? Vous écrivez que, pour être heureux à Paris, il convient non seulement d'être riche, mais aussi égoïste. Il ne suffit donc pas, selon vous, d'avoir de la fortune, il

s'agit surtout de la garder pour soi. « On serait bien vite dépouillé, si l'on avait l'intention charitable de soulager tous les malheureux, dans cette bienheureuse ville de Paris, où l'on ne peut faire un pas sans être assailli par de misérables infirmes, faisant parade de leurs plaies ; par des mendiants ingambes, qui écorchent les oreilles du bruit de leurs chants ou de leurs instruments barbares ; par les industriels en plein vent qui échangent un paquet de cure-dents, ou vous donnent un coup de balai dans les jambes, contre une aumône, par les intrigants, qui soutirent par subterfuges, et par les voleurs patentés qui vous dérobent votre montre, pendant qu'ils vous avertissent complaisamment que vous allez perdre votre mouchoir. » Comme ils vous émeuvent, ces SDF, ces sans-papiers, ces mendiants, ces Roumains dont nos rues sont pleines, désormais, et comme vous les détestez, ceux qui font un pas de côté et que vous appelez les « richards ». Mais en feignant si bien de dénoncer la générosité, la solidarité, le désintéressement, en faisant mine de compatir avec les privilégiés, vous rendez mieux le caractère odieux de leur individualisme que si vous l'aviez condamné. Le plus drôle, c'est que les rois du CAC 40 vous prendront au pied de la lettre

et croiront que vous légitimez à la fois leur appât du gain, leur pingrerie et leur superbe.

C'est comme vos pages, hilarantes, sur « la femme de province ». (Vous préférez en effet utiliser ce mot vieilli du XIX^e siècle, le terme moderne de région nuirait à votre démonstration par l'absurde, je reconnais bien là votre habileté rhétorique.) Je gage que les Parisiens – tout ce qu'il y a de plus hype et de plus méprisant – vont en raffoler et les tweeter à la ronde. Vous allez devenir la coqueluche des réseaux sociaux. Car si Balzac le dit, alors on peut se lâcher, soutenir par exemple que la province est ringarde et que ses femmes, dans la toilette desquelles « l'utile a toujours le pas sur l'agréable », sont des tocards. Les dandys ridicules de Saint-Germain vont se tordre en vous lisant : en province, « les robes sont flasques, les yeux sont froids, la plaisanterie y est [...] presque toujours arriérée ». La femme « s'ennuie, elle a l'habitude de s'ennuyer, mais elle ne l'avouera jamais [...]. Elle a des rides dix ans avant le temps fixé par les ordonnances du Code féminin, elle se couperose également plus promptement, et jaunit comme un coing quand elle doit jaunir ; il y en a qui verdissent [...]. L'on se jette avec désespoir dans les confitures et dans

les lessives [...]. On tracasse un piano inamovible qui sonne comme un chaudron au bout de la septième année et qui finit ses jours, asthmatique, à la campagne. On suit les offices, on est catholique en désespoir de cause. » Bref, les provinciales « sont moins femmes que les Parisiennes ». J'oubliais : elles sont forcément les épouses de maris stupides, mesquins et vulgaires, puisque « les gens de talent, les artistes, les hommes supérieurs, tout coq à plumes éclatantes s'envole à Paris ». Ou, mieux encore, à Londres, sacrée par vous « capitale des boutiques et des spéculations ». Je sais que vous n'en pensez pas un mot, vous qui avez, semble-t-il, trouvé la tranquillité et la solitude du côté de Kiev ou de Saché, mais j'admire la manière dont, avec le plus grand sérieux, vous déclinez tous les préjugés dont les Parisiens et surtout les Parisiennes accablent les habitants de nos régions pour mieux donner l'illusion qu'ils leur sont supérieurs et qu'ils ont le monopole du bon goût, de l'esprit, des élégances, des modes.

Parlons-en, des modes. Aucune ne vous échappe. Auriez-vous, cher Honoré, des informateurs secrets à Vanity Fair ou à GQ ? L'art avec lequel vous les stigmatisez est aussi une manière de répondre, par le sourire, aux mar-

quis et aux ducs qui, dans les salons, vous traitent volontiers de pataud, de lourdaud, de campagnard, voire de bouseux. Je ne vais pas pousser le ridicule jusqu'à établir, devant vous, la liste de toutes les tendances que vous avez répertoriées récemment et que vous exposez avec flegme dans le but, j'imagine, de les ridiculiser davantage, mais sachez que je partage la plupart de vos relevés et de vos analyses.

Vous remarquez ainsi que, pour asseoir son statut social, on voulait être naguère colonel et qu'on veut désormais être écrivain : « Aujourd'hui, un homme qui ne fait pas un livre est un impuissant. » Politiques, médecins, sportifs, chanteurs, chacun y va en effet de son volume de poncifs, de son recueil de « niaiseries », de son vade-mecum mondain, tous ajoutant au surpoids dont souffre la librairie (« Cinquante volumes prétendus nouveaux chaque semaine », assurez-vous, mais vous êtes bien en dessous du chiffre réel !). Pour s'y faire une petite place, les auteurs tentent de se faire remarquer en priant leurs copains de sortir les tambours et les trompettes — ce que vous appelez si justement « l'institution de l'encensement mutuel ». Reste que la meilleure façon d'alpaguer le chaland est encore de signer un ouvrage quand on a moins

de vingt ans. Car la mode est au jeunisme. Le dernier cri, c'est l'acné. On donne du génie aux adolescents. Le public, dites-vous, réclame des fruits verts. « Un jeune homme à peine débarrassé des langues universitaires, une jeune fille qui n'a pas encore fait sa première communion sont presque certains de captiver l'attention du public. » Dans ce culte de la prétendue fraîcheur, vous avez bien raison de voir plutôt un signe flagrant de « décrépitude » — ça rime avec « branchitude ».

On peut toujours compter sur vous, cher Honoré, pour épinglez les fantaisies des Parisiens « fashionables » (le mot est de vous). J'en cite une, particulièrement éloquente : la suppression du déjeuner, qui « fait reporter sur le dîner toute la responsabilité de la nutrition. Fatal système, qui ne tend à rien de moins qu'à multiplier les victimes de l'apoplexie, décimer plus promptement les oncles, les grands-parents, et à rendre la société moins spirituelle ». Mais voilà : ne pas déjeuner, c'est l'assurance d'être promis à un bel avenir. Car « l'ambitieux mange peu, le savant est sobre, et l'homme à sentiment a l'obésité en horreur ». Seuls les bedeaux, les cochers et les spectateurs du parterre se goinfrent, à midi, de pâté de foies gras, de rognons au vin

et de pieds truffés. Le succès vient aux seuls maigres et à ceux qui se flattent de mépriser la bonne cuisine. Pour nourrir ces derniers, les chefs – qui, aujourd’hui, gouvernent plus les téléspectateurs que leur brigade – doivent dorénavant rivaliser d’astuces. « Ce dédain des jouissances gastronomiques, écrivez-vous, fera nécessairement faire un pas gigantesque à la cuisine française : il s’agira pour elle de mettre le plus de substance possible sous la plus petite forme, de déguiser l’aliment, de donner d’autres formules à nos repas, de fluidifier les filets de bœuf, de concentrer le principe nutritif dans une cuillerée de soupe, et de remplacer l’intérêt d’un suprême par des intérêts plus puissants... C’est un progrès. Attendons l’avenir. » La prochaine fois, cher Honoré, je vous inviterai à goûter la cuisine moléculaire de Marc Veyrat ou de Thierry Marx, à oser le blue lagoon écumeux, la gelée d’agar-agar, la mousse de mozzarella volcanique, les billes de gaspacho, les sucettes de veau, les émulsions de comté, les spaghettis de chocolat, les cachous de fraise, la gelée de brioche, et vous constaterez que l’avenir, c’est maintenant.

À propos de la table, il ne vous a pas échappé – vous voyez tout – que l’eau est en passe de

remplacer le vin ; que le café au lait, cette « mixtion populacière », n'a plus la cote (on lui préfère le thé, qui est « de très bon goût ») ; que la santé exige « des légumes, des œufs, des herbes, des fruits, du riz, des muffins » ; que le champagne est « de mauvais ton jusqu'à sept heures du soir », raffiné après ; et que les fumeurs dérangent. À vous lire, il faudrait même les « parquer ». Je vous rassure, c'est déjà fait. N'oubliez pas, dans la prochaine édition des Parisiens comme ils sont, d'y mentionner la vogue croissante de la cigarette électronique. Elle a le mérite de vous épargner « le nuage empesté des insolents tabacolâtres ». Vous allez même jusqu'à soutenir qu'un homme tirant sur sa pipe ou son cigare dans la rue « abuse de la liberté individuelle ». Vous êtes vraiment dans l'air du temps.

Cher Honoré, je ne voudrais pas troubler davantage votre retraite avec mon assommant enthousiasme. Vous avez bien compris, c'est l'essentiel, pourquoi votre livre m'enchanté. Chez le centaure, on ne sait jamais où s'arrête le cavalier et où commence le cheval. De même, on ne saurait établir où, chez vous, le journaliste cède la plume à l'écrivain. (Je dis « la plume » pour l'image, car je vous sais fervent

adepte du traitement de texte.) Cette confusion rend votre prose plus corrosive, et votre talent plus mystérieux encore.

Un dernier mot, dans ce trop long mail : malgré la justesse de vos observations, qui font de vous notre contemporain capital, vous avouerais-je que j'en aime aussi la discrète mélancolie, l'indéfinissable désuétude, les métaphores d'antiquaire ? Votre manière de glisser, l'air de rien, que, en 2014, vous regrettez toujours les piliers des Halles, la disparition des attelages et des « somptueux équipages », l'éradication méthodique des lierres, du lichen et des mousses sur nos boulevards et nos façades, la fréquentation coquine des danseuses de l'Opéra et des grisettes, la mise au chômage forcé des ravaudeuses, des marchands d'encre et des allumeurs de réverbères, tout cela laisse joliment accroire que vous auriez connu le Paris d'avant Haussmann, la France de la monarchie de Juillet, le règne de Louis-Philippe, que vous auriez même vu mourir Talleyrand, que vous auriez applaudi La Fille de Mme Angot avant de connaître Christine Angot, et cela confère à votre texte un supplément d'émotion, un je-ne-sais-quoi d'enfantin, un sentiment diffus de nostalgie, laquelle n'est pourtant guère tendance. Je veux,

pour ma part, y voir la preuve que, telle notre ville, vous êtes éternel.

Croyez donc, cher Honoré, à toute mon admiration et à ma fidèle amitié,

Jérôme Garcin

P.-S. Pourriez-vous, s'il vous plaît, me redonner votre numéro de portable, que j'ai égaré ? J'ai bien essayé de vous joindre sur le fixe : Balzac 00 01, mais on m'assure que le numéro n'est plus attribué depuis la mort d'un certain Jean Mineur.

les
Parisiens
comme
ils Sont

DANS LA MÊME SÉRIE

BESCHERELLE, *L'Art de briller en société et de se conduire dans toutes les circonstances de la vie*, présenté par Pierre Assouline

CHAMFORT, *La pensée console de tout*, présenté par Frédéric Schiffter

JEROME K. JEROME, *Pensées paresseuses d'un paresseux*, présenté par Claro

PLUTARQUE, *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis*, présenté par Vincent Delecroix

RIVAROL, *De l'universalité de la langue française*, présenté par Dany Laferrière, de l'Académie française

SWIFT, *Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux*, présenté par Éric Chevillard

VOLTAIRE, *De l'horrible danger de la lecture*, présenté par Édouard Launet